

ESSAIS

57 Boulevard de la Villette 75010 Paris

Butter Saints
Augustin Katz

December 6, 2025 - January 17, 2026

Il y a là une grande table. Ce n'est au fond que du mobilier, mais l'absolu de la prière y rencontre parfois la décadence du péché ; l'esprit fin peut s'y révéler fin-de-race et l'ordure y toise souvent l'idéal. Bien courageux serait celui qui tenterait s'y appuyer, car elle n'est peut-être que le produit d'un rêve, et dans un rêve, comme l'écrivait María Zambrano, « le fond des heures vécues [...] pendant qu'elles sont vécues, tombe, et même tombe dans l'abîme¹. »

Toutes les manières sont bonnes pour congédier le malaise, mais il s'entête toujours à forcer les portes de l'inconscient. Il s'installe au dîner où l'on ripaille en ricanant, offrant à qui en veut bien des nourritures pécheresses. On tente de se rappeler à la saine éducation qu'on nous a donnée, mais les souvenirs en sont eux-mêmes contaminés et imbibés d'un goût de décadence. On a beau se tenir droit, on finira bien par se laisser aller à la « pénombre poétique² » qu'a nommée Georges Bataille ; celle qui réserve son peu de lumière aux instincts les plus bas.

C'est que l'art, comme la bouffe, est un « exercice de cruauté³ ». Cruauté envers soi-même, d'abord, car se risquer au devoir religieux de la peinture sur bois – comme on fait des icônes – pour y camper une atmosphère rabelaisienne impose de négocier avec les sous-couches du bien et du mal sans pencher d'un côté ou de l'autre. Cruauté envers la réalité aussi, parce qu'elle s'en trouve distordue et envahie de fantômes enclins à hanter de leurs ruses un Palais de Mémoire, comme l'appelait le prêtre jésuite italien Matteo Ricci, qui imaginait ainsi un château où ranger ses souvenirs, quitte à les laisser se ternir au fond d'une pièce oubliée parmi tant d'autres⁴.

Il est en effet des choses qui fondent et qu'on ne peut rattraper, faute d'en avoir apprécié la matière. Il en est d'autres qui se laissent saisir dans leur nature fragmentaire, frappant là où une mémoire erratique s'impose à l'esprit comme une porte qui s'ouvrirait d'elle-même, sans que rien ne lui fut demandé. Une lumière faible paraît et indique une issue, un couloir tout au plus, en tout cas un espace où gisent des souvenirs voilés, glissants et où pointent parfois une figure troublante, au teint délavé par l'imminence de la mort qui la nargue.

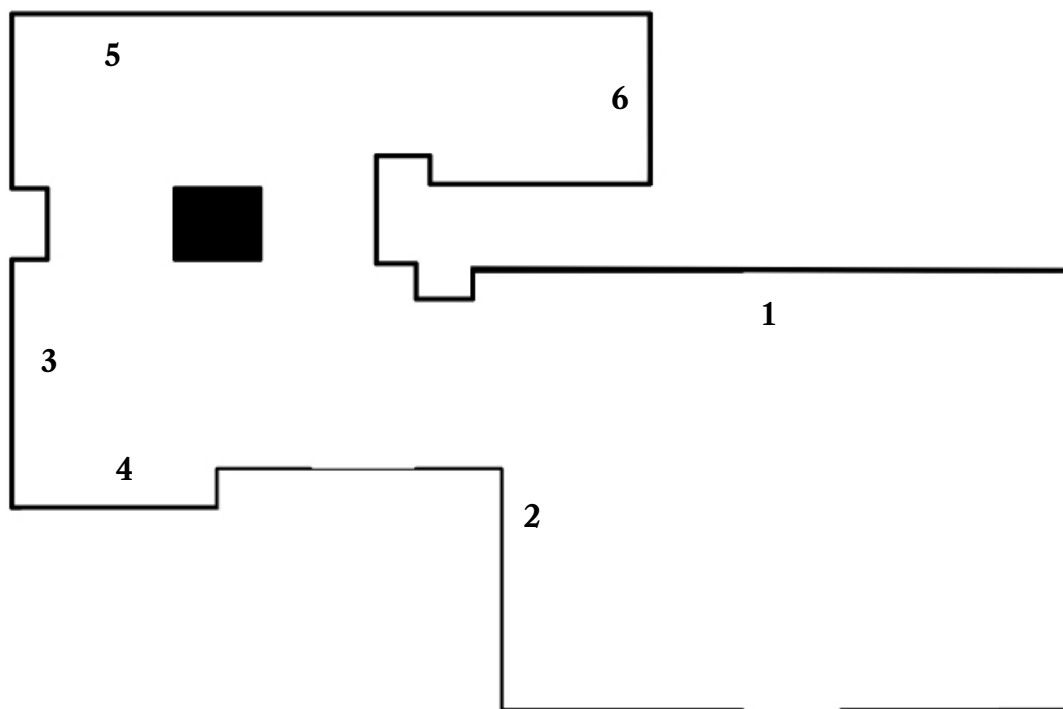
À quoi ressemble un purgatoire ? Pas grand-monde ne le sait, sinon qu'il est question d'un entre-deux où tout se joue. Des formes spectrales s'y retrouvent et y dansent aisément, en attendant d'être dérangées par une décision fatale. C'est peut-être l'endroit même où « la vie délire⁵ » – où elle reprend une dernière fois son cours, ignorant les lois de la rigidité, de la noble instruction, honorant tout ce qui en elle touche à l'excès et à la voracité.

Guillaume Blanc-Marianne

1. María Zambrano, *Les rêves et le temps* [1960], Paris, Éditions Corti, 2003, p. 27.
2. Georges Bataille, « Le gros orteil [Documents, n°6, novembre 1929] », dans *Courts écrits sur l'art*, Paris, Lignes, 2017, p. 79-84, p. 4.
3. Georges Bataille, « L'art, exercice de cruauté [*Médecine de France*, n°4, juin 1949] », dans *Courts écrits sur l'art*, Paris, Lignes, 2017, p. 171-178.
4. Jonathan D. Spence, *Le Palais de Mémoire de Matteo Ricci*, Paris, Payot, 1986.
5. María Zambrano, *Les rêves et le temps*, p. 13.

Mais partout les produits vendus « n'ont pas servi », si je puis m'exprimer ainsi. Les pâturages, les jardins, les vergers, les rivières et la mer fournissent directement ces produits immaculés. Il y a pourtant une curieuse exception. Dans une partie de la Halle, non loin des magasins de fromage, se trouvent une demi-douzaine de boutiques visitées, de sept heures du matin à midi, par une foule nombreuse et variée. Peu d'ouvriers, beaucoup de ménagères, dont la toilette n'indique pas l'opulence, des messieurs en redingote râpée, chapeau maltraité, linge rare ou jauni par les ans, des rôdeurs en haillons s'approchent des comptoirs de marbre étincelant de propreté, sur lesquels sont rangées de nombreuses assiettes couvertes de mets bizarres, mystérieux, dont on ne peut découvrir, par un premier coup d'œil, ni l'origine ni le nom. Ce sont des assiettes de couennes de lard, un gigot profondément entamé, et dont le manche décharné menace le ciel ; un fragment de vol-au-vent, affaissé, incrusté dans la sauce figée ; des ris de veau à la poulette ; une assiette de consommé au tapioca, délaissée par un convive indisposé ; un plat de macaroni gratiné la semaine précédente ; une charlotte russe, dont les biscuits détrempés baignent dans la crème tournée ; puis, du simple bœuf bouilli ; un reste de veau bourgeoise ou de bœuf à la mode ; des petits pains de gruau très rassis, qui furent grignotés par une jolie bouche dédaigneuse, des macédoines de légumes et de viandes, accompagnées de sauces impossibles et d'objets sans nom.

Victor Borie, *L'alimentation à Paris*, les halles et le marché, Gallardon, Menu Fretin, 1867, p. 17.



1. *Covenant in Flesh*, 2025, Oil on panel, 125 × 230 × 2,4 cm (49.2 × 90.6 × 0.9 in)
2. *And the milk cried*, 2025, Oil on panel, 32 × 17 × 2,4 cm (12.6 × 6.7 × 0.9 in)
3. *the clay remembers*, 2025, Oil on panel, 32 × 17 × 2,4 cm (12.6 × 6.7 × 0.9 in)
4. *Thunder shoes*, 2025, Bronze, 22 × 6,5 × 9,5 cm (8.7 × 2.6 × 3.7 in)
5. *faith was a mouth without tongue*, 2025, Oil on panel, 86 × 49,5 × 7,3 cm (33.9 × 19.5 × 2.9 in)
6. *As bile ascended*, 2025, Oil on panel, 32 × 17 × 2,4 cm (12.6 × 6.7 × 0.9 in)